

Vers un réalisme post-moderne pour la psychanalyse

*U*ne biologiste de 44 ans, Madame B., m'est envoyée par un ami parce qu'elle souffre de céphalées, d'insomnie et de crises de larmes. On a diagnostiqué chez elle une dépression et on l'a traitée médicalement avec quelque allègement des symptômes. Très peu portée vers la psychologie et tout en insistant sur le fait qu'elle ne se reconnaît pas dans son état, Madame B. sent néanmoins qu'elle a besoin d'une aide supplémentaire, mais n'est pas sûre de vouloir une analyse. Pourquoi une analyse ? demande-t-elle. Est-ce scientifique ? À ma demande de m'en dire davantage, elle me parle de problèmes conjugaux qu'elle attribue à une jalousie excessive et à la possessivité de son mari. Il semble qu'elle ait récemment séjourné pour affaires dans une autre ville où elle s'est adonnée à des activités récréatives et sociales avec un collègue beaucoup plus jeune qu'elle. Ils étaient des « camarades », a-t-elle dit, et se sentaient bien l'un avec l'autre, sans dispute, tout le contraire de la relation tendue avec son mari. Mais elle a tenu à dire qu'il n'était rien arrivé, sauf une nuit passée ensemble vers la fin de leur séjour. Elle relate les plaintes irritantes de son mari qui la fatiguent et raconte qu'elle se retrouve alors en train de penser au jeune homme. En fait, elle a

remarqué que les pensées à son sujet lui venaient parfois de manière intrusive, ce qu'elle interprète comme un « symbole » de son manque de liberté et de reconnaissance à la maison. Je lui dis qu'il serait peut-être utile d'explorer cela. Dans les séances qui suivirent, ses pensées pour le jeune homme prirent plus de relief. Elle a écrit pour son anniversaire un poème dans lequel elle parle avec béatitude de leur précieuse amitié. Finalement, quelques semaines plus tard, elle avoue qu'il se pourrait qu'elle ait été brièvement amoureuse pendant son séjour dans la ville lointaine. Plusieurs autres indices suggéraient que le facteur déclenchant de sa détresse, ou plutôt son incapacité d'accepter sa situation, était d'être tombée amoureuse de cet homme.

J'ai choisi, pour cet article, un titre paradoxal de façon à traiter du statut problématique actuel de la psychanalyse. On note par les temps qui courent que nous nous trouvons à une période de changement de paradigme. La psychanalyse freudienne, telle que la plupart d'entre nous l'avons apprise et comprise, était conçue comme une pratique rationnelle et réaliste, visant à dénouer les fils du fantasme inconscient en dégageant l'expérience vécue de ses distorsions défensives, caractérielles ou symptomatiques afin de pouvoir l'examiner à la lumière des fonctions cognitives supérieures. Avec le temps, cependant, plusieurs courants intellectuels, que je réunis sous la rubrique du post-modernisme (Lyotard, 1974), ont sérieusement remis en question les présupposés de cette approche. Nous avons appris, non sans douleur, que la réalité ne tient qu'au regard de l'épistémologue et n'a de rapport qu'à un discours de prédilection qui ne saurait être validé de manière indépendante ; un « fait » n'est alors qu'une construction ou une approximation servant à justifier et à rassurer les institutions de pouvoir. Notre identification historique avec le modèle des sciences naturelles, la « mécompréhension scientiste de la psychanalyse par elle-même », selon l'expression convaincante de Habermas (1971), semble de plus en plus étrangère, en théorie comme en pratique, à la psychanalyse telle qu'elle a évolué comme discipline clinique.

Paradoxalement, le développement de l'attitude scientifique elle-même, en soumettant toute forme de connaissance à ses critères, est grandement responsable de l'atteinte au statut de la psychanalyse. Selon Lyotard, l'incrédulité croissante envers les grands « méta-récits » sur les buts et le développement de l'humanité qui ont servi de cadre ou de justification aux plus importants systèmes philosophiques et éthiques du XIX^e siècle est

caractéristique de la condition post-moderne. Il importe peu que la science elle-même ait eu à affronter, comme nous le verrons plus loin, des assauts épistémologiques semblables ; sa capacité de produire des résultats concrets a fait d'un certain type de science la pierre de touche de la vérité.

Cependant, comme Habermas et de nombreux autres l'ont observé, il y a plusieurs questions importantes auxquelles la science ne peut répondre, et certaines d'entre elles sont intrinsèquement liées à la pratique psychanalytique. L'herméneutique a été proposée comme une méthode alternative de connaissance pour les sciences humaines, ce qui a mis en place les termes d'une bonne part du débat des deux dernières décennies (voir par ex. Schafer, 1978 ; Spence 1978 ; Strenger, 1991). Dans la forme proposée par Habermas, l'herméneutique vise à atteindre un consensus à travers une recherche libre par des partenaires égaux et éclairés, qui s'accordent sur les valeurs d'émancipation humaine et de plein développement. Lyotard a résumé les objections philosophiques à l'encontre de cette approche, en des termes qui trouvent un écho dans les écrits psychanalytiques. Les discussions libres n'arrivent pas toujours, ni même fréquemment, à l'établissement de faits, et quand elles y parviennent elles sont reconnues pour leur vulnérabilité face au désir du groupe de parvenir à un accord, à l'influence des autorités ou des membres en position de pouvoir, et aux manipulations de la part de l'institution (à travers le contrôle des subventions de recherche, par exemple). Craignant, avec raison, le babélisme des interprétations et se méfiant des idéologies, les analystes contemporains se sont plutôt tournés vers des critères scientifiques de rendement (résultats) et des standards techniques définis (certifiés, approuvés) pour rendre compte de leur pratique.

Y a-t-il d'autres formes d'autocompréhension qui pourraient nous être utiles en ce siècle incertain ? Dans ce qui suit, j'affirmerai que bien que la psychanalyse soit une discipline ayant des affinités à la fois avec les sciences naturelles et les disciplines de l'interprétation, elle constitue un domaine de connaissance distinct. Nous devons abandonner nos prétentions au statut de science et comprendre la critique post-moderne des systèmes théoriques. Il n'y a pas de métalangage qui peut garantir un sens non ambigu de nos concepts ou de nos interprétations. En même temps, je crois que nous sommes en mesure d'affirmer le réalisme essentiel de la psychanalyse en rapport avec son objet unique : le sujet humain. Cette

position est proche du concept de réalisme interne élaboré par Putnam (1981, 1988), qui affirme essentiellement que la nature des objets ne peut pas être séparée du langage conceptuel dont nous nous servons pour en parler. En psychanalyse, nous utilisons une convention linguistique qui inclut les motifs et les désirs d'un sujet, ou « soi » (Kirshner, 1985), qui ne peut pas être l'objet des sciences exactes. À l'intérieur de notre langage très abstrait nous pouvons explorer, découvrir et discuter la nature des faits à propos de notre « objet » et, dans notre « talking cure », nous pouvons traiter de ces motifs et de ces désirs à travers le médium dans lequel ils ont une réalité.



Le malentendu scientifique

Les défenseurs de la psychanalyse en tant que science ont usé de deux stratégies principales. Chacune essaie de nier aux sciences « dures » leur prétention à un accès privilégié à la vérité, soit en rejetant l'idée que la vérité corresponde à ce qui existe réellement (Rorty, 1991 ; Kuhn, 1962), soit en étirant la notion de science jusqu'à inclure la méthode psychanalytique comme une forme valable d'investigation (Mackay, 1989 ; Brook, 1995). Cette dernière stratégie est illustrée par un article récent de Brook (1995), qui avance l'argument (déjà avancé par Davidson, 1980) que les raisons et l'explication, traditionnellement du domaine de l'herméneutique, peuvent être traitées empiriquement comme causes de l'action humaine, à l'égal de toute variable physique.

Commençons par la dernière question : considérer les raisons ou les motifs de la conduite humaine comme l'équivalent des causes dans les sciences « dures », cela semble une manœuvre essentiellement verbale. Cela n'ajoute aux explications psychanalytiques aucune rigueur, plausibilité ou reproductibilité supplémentaires, rien qui aille au-delà de ce que l'herméneutique procure déjà. Des règles pour l'établissement de la preuve, la possibilité de repérer ces variables et de leur accorder la valeur appropriée, une méthodologie fiable continuent à manquer en psychanalyse (voir à ce sujet le récent article à *clef* de Tuckett, 1994).

Dans la vignette clinique ci-dessus, par exemple, les conflits autour du fait de tomber en amour semblent avoir été la cause de certaines conduites de Madame B. et du développement de ses symptômes. Des psychanalystes-

hommes de science pourraient même s'entendre sur cette « chute » de Madame B. comme les physiciens le font à propos de la chute des corps. Cependant, accepter cela comme une explication *causale* laisse sans réponse plusieurs questions. Pourquoi cette situation était-elle si conflictuelle en fin de compte, et qu'est-ce qui a empêché Madame B. d'y apporter une solution plus adéquate ? Il est clair que le compte rendu de Madame B. recouvre des processus plus complexes qui concernent d'autres sentiments et d'autres croyances liées à l'histoire de sa vie et notre recherche à leur sujet est potentiellement infinie.

Quelle sorte de travail faisons-nous en tant qu'analystes ? Il semble que nous n'ayons pas de théorie qui puisse bien expliquer le fait de tomber en amour et certainement aucune qui nous éclaire spécifiquement sur le problème de Madame B. Nous savons seulement que quelque chose d'éminemment important lui est arrivé qui l'a déstabilisée et avec quoi elle n'arrive pas à se débrouiller. Elle ne peut pas présenter son histoire de façon pleinement cohérente. Il y a visiblement des lacunes dans son histoire tout comme ressortent plusieurs détails suggestifs. Notre seul recours, comme l'a dit Colby (1961) dans une puissante apologie de la psychanalyse devant la communauté scientifique, c'est de prendre le temps d'écouter ce qu'elle a à dire.

Il est clair que cette tâche a très peu à voir avec la recherche de variables quantifiables qui puissent servir à prédire des résultats spécifiques comme dans les sciences médicales. Comme Schafer (1978, 1992) l'affirme avec insistance, la psychanalyse vise avant tout à situer l'action humaine dans un cadre narratif intelligible, en facilitant la construction par l'analysant de liens significatifs entre des phénomènes apparemment disparates. C'est cette logique subjective qui rend convaincante l'explication par l'amour en tant qu'hypothèse unificatrice dans le cas de Madame B. Chacun connaît plus ou moins cet état et ses désordres corrélatifs. Toutefois, cela ne nous intéresse pas par ses caractéristiques de sens commun, du moins pas dans un sens réductionniste qui pourrait clore le sujet ; cela nous intéresse du fait de sa capacité d'ouvrir des questions importantes du genre de celles qu'affronte Madame B. Cet objectif a, en même temps, soulevé d'énormes problèmes en termes de discursivités concurrentes, ce qui est au cœur de notre dilemme. En effet, à peine quelques séances avec Madame B. nous ont fourni du matériel entrant dans plusieurs histoires ou motivations

possibles, dont de graves déceptions dans ses projets de carrière, une relation traumatique précoce avec son père, l'approche de sa ménopause, toutes des histoires qui semblaient faire l'objet de ses préoccupations. Comment choisirons-nous parmi ces histoires, puisque nous ne pourrons éviter d'être sélectifs, ou encore, chose plus importante, que penser d'autres histoires possibles dont nous n'avons pas entendu parler du tout ?

Entre ces deux extrêmes — une vérité psychanalytique qui ne dépend que de l'observateur, de sorte que tout est bon, ou la psychanalyse en tant que science qui dit le vrai ou du moins fait des propositions systématiquement cohérentes sur l'état des choses —, plusieurs auteurs (dont Bouchard, 1995 ; Hanley, 1996 ; Kirshner, 1993 ; Scarfone, 1996 ; Strenger, 1991 ; Reed, 1997) ont tenté d'établir une voie moyenne, en citant plusieurs facteurs qui limitent l'étendue des possibilités interprétatives. Il s'agit essentiellement de variations autour de deux thèmes : l'existence postulée d'une réalité psychique chez le patient et l'influence de connaissances scientifiques obtenues en dehors de la situation analytique, qui peuvent servir comme une double limite à l'interprétation.



Pourquoi la psychanalyse ne peut pas devenir une activité scientifique

Y a-t-il des règles d'établissement de la preuve en psychanalyse ? Boesky (1992), parmi d'autres théoriciens influents, affirme qu'il y en a, au moins pour ce qui est de l'analyse classique. Peut-être pourrions-nous accorder qu'au sein de notre discours professionnel nous avons une théorie assez cohérente pour permettre d'appuyer raisonnablement nos interprétations et pour débattre du poids de certains événements. Pour Rorty (1991) et pour d'autres critiques post-modernes, la science ne tient au fond qu'en cela. C'est-à-dire que si nous oublions ce qui se trouve « là-bas » et qui n'est qu'une conception abstraite et impossible, il ne nous reste qu'une théorie socialement construite qui peut apparaître pragmatiquement utile à des pairs qui s'entendent pour s'en servir. Bien que ses problèmes conceptuels sérieux demandent révision, ils ne diminuent pas le statut éprouvé de la psychanalyse en tant qu'outil puissant d'explication de la conduite humaine.

L'approche de Rorty est attrayante en ce qu'elle nous libère des distinctions préjudiciables entre sciences « dures » et « molles », ainsi que des concepts de vérité et d'essence. Il est vrai qu'il n'existe pas une telle « chose » qui aurait le nom de science. La science elle-même est affaire de conventions. Oui, dans notre recherche du savoir nous sommes tous en train de simplement retisser nos idées et nos croyances avec d'autres croyances, selon ce que décrit Rorty. Analystes ou physiciens, nous sommes tous dans le même bateau linguistique qui prend l'eau. Comme le note Medawar (cité par Lyotard, 1974), les scientifiques se racontent les uns aux autres des histoires sur comment se produisent des événements. Pourtant, d'un point de vue réaliste, bien que toutes deux dérivent d'un même processus social de discussion et de consensus entre les adeptes, on hésiterait à mettre la psychanalyse sur le même plan que l'astrologie au nom de l'égalisation du terrain de jeu intellectuel. Si Rorty marque quelques points contre une conception idéalisée de la vérité scientifique, il n'arrive pas à éliminer la distinction utile entre la science et les « disciplines floues ». C'est qu'il y a, entre autres choses, une étape importante dans le discours scientifique et qui est le « prouve-le » de l'interlocuteur ; or prouver signifie montrer que l'histoire racontée s'accorde mieux avec l'objet à l'étude ou nous aide à mieux le connaître (Putnam, 1988). De plus, il se pourrait que d'être non-scientifiques et herméneutes soit une chose importante pour les buts de notre discipline (comprendre le sujet humain). La preuve scientifique en physique, par exemple, est probabiliste ou statistique. La nature est indifférente et impersonnelle — les dés sont jetés, semble-t-il. Les objets humains, cependant, en tant que *sujets* d'étude, développent des contre-stratégies et l'indifférence est impossible.

Pourquoi la psychanalyse ne suivrait-elle pas l'exemple des sciences sociales en essayant d'être moins floue et plus probabiliste, par exemple en développant des instruments standardisés qui montreraient la validité et la fiabilité de la construction, servant ainsi la fonction scientifique de définir des faits et de permettre la reproduction de l'expérience ? La construction par Luborsky (1990) du CCRT (*Core Conflict Relational Theme* : thème relationnel du conflit central, une mesure empirique de thèmes relationnels dérivés du test de Rorschach) est un excellent exemple, offrant des preuves indirectes de la construction subjective de thèmes transférentiels. Toutefois, aussi loin que ce genre de recherche inspirée par la psychanalyse puisse nous mener, reste le problème que les concepts

psychanalytiques les plus importants relatifs au transfert — les pulsions, l'inconscient, le moi ou le soi, le sexuel, etc. — ne peuvent être opérationnalisés comme des variables indépendantes sans être du même coup privés de leur richesse, et ne sont donc pas assujettis à des mesures standardisées qui permettraient l'établissement de lois. Sans doute le CCRT, tout comme les concepts scientifiques « durs », repose-t-il sur des conventions résultant du dialogue au sein d'une petite communauté d'experts, mais donne-t-il lieu à des notions nouvelles et intéressantes concernant le transfert ou confirme-t-il de manière circulaire nos intuitions cliniques ? Si c'est ce dernier cas qui est vrai, nous pourrions en conclure qu'il n'arrive pas à nous rapprocher de son objet, et même que son objet n'est pas un objet du tout, mais un vernis verbal sur une transaction complexe entre deux sujets.

Même en supposant que nous puissions développer d'autres instruments comme le CCRT, comment nous en servirions-nous ? Les instruments psychométriques pourraient-ils jouer pour l'analyste le même rôle que les tests de laboratoire en médecine ? Le fait même de spéculer ainsi indique un grave malentendu à propos de ce que fait en pratique un analyste. Nous ne sommes surtout pas intéressés à contourner le sujet par des tests ingénieux qui nous révéleraient des faits cachés. Le concept traditionnel de la non-directivité de l'analyste et sa version actuelle plus radicale portant sur l'importance du contre-transfert sont réfractaires à une telle approche « médicale ». Qui plus est, suivant un principe apparenté à celui de Heisenberg, l'administration de tests suscite inévitablement chez le patient des contre-stratégies, tout le contraire de l'échantillonnage statistique d'un objet inerte.

Il est bien sûr possible que des changements dans la pratique clinique, changements qui jusqu'ici sont survenus selon un processus social de débat et de consensus à la Rorty, puissent à l'avenir bénéficier d'une plus grande attention apportée à la recherche empirique. C'est là un élément important de la position de Strenger (1991). Celui-ci avance que la psychanalyse peut demeurer scientifique si on accepte les critères de vérité de la science et en si on essaie d'organiser ses propositions théoriques autour des découvertes d'autres disciplines — ce qui pourrait être une concession gratuite vu le fossé énorme qui sépare ces disciplines de la psychanalyse. Mais cette ouverture à l'égard des sciences exactes ne saurait constituer un fondement.

Au mieux, nous semblons rechercher avec difficulté une compatibilité de la psychanalyse avec d'autres disciplines. De plus, notre relation ambiguë avec la science est inévitable, avant tout parce que le sujet humain intentionnel n'est pas une entité discrète qui pourrait être isolée pour étude (Kirshner, 1991). Ainsi, on pourrait se demander, comme Freud l'a fait à propos du rêveur, *qui désire ? qui tombe en amour ?* En confrontant, le premier, cette troublante ambiguïté de la subjectivité, Freud a fait un pas irrémédiable loin de l'empirisme, en direction du domaine paradoxal de la réalité psychique. Pour toutes ces raisons, il serait malséant de parler à présent de la psychanalyse comme d'une science (voir aussi Meehl, 1996, pour une réfutation convaincante de ce malentendu).



La vérité narrative est-elle une construction arbitraire ? Notre travail psychanalytique est-il plus proche alors de la construction d'une histoire, semblable à l'explication shamanique de la maladie ? Il est vrai que dans mon travail avec Madame B. quelque chose de nouveau est créé. Il y a entre nous une transaction qui donne forme aux contenus des séances et se cristallise à certains moments autour d'un transfert ou d'un agir dans lequel interviennent plusieurs éléments inconscients. À une extrémité, nous parlons d'événements importants de sa vie, et de ce qu'ils peuvent avoir signifié pour elle à diverses époques. Il est probable que personne ne l'a jamais écoutée ainsi, ni respecté ses versions subjectives des faits sur une aussi longue période. À l'autre extrémité, je l'entends réagir à ce processus même. Pourquoi suis-je intéressé ? Qu'est-ce que j'attends d'elle ? Doit-elle se permettre d'avoir des sentiments d'idéalisation ou d'amour envers moi, ou suis-je seulement un médecin désintéressé, essayant de me rendre utile, mais lui demeurant fondamentalement étranger ? Respecterai-je sa décision de rester avec son mari ? Parmi les nombreuses perspectives qui s'ouvrent sur ses problèmes, laquelle vais-je adopter : celle de ses désirs insatisfaits, son sens commun, sa culpabilité, son ressentiment envers son père ? À divers moments, une *gestalt* différente prend forme autour de thèmes persistants de sa vie psychique pour se dissoudre aussitôt dans le flot de ses dires.

Sans doute la tâche principale de l'analyste est-elle de soutenir cette structure fragile et maladroite dans laquelle la patiente, au début

timidement, puis avec une assurance croissante, essaie de tenir diverses postures. C'est peut-être ce que Lacan (1966) entendait par son *schéma L*, dans lequel il représentait le sujet comme distribué aux quatre coins d'un rectangle. Ces quatre positions comprennent un inconscient refoulé plein de désirs méconnus ; une représentation imaginaire de soi, ou système du moi, qui procure une identité cohérente ; un ensemble d'objets internes qui soutiennent l'identité du moi (un monde interne d'objets fantasmatiques) et qui, dans le transfert par exemple, sont transférés sur les objets externes ; et finalement l'Autre, le champ linguistique, symbolique, culturel et familial qui soutient et arrime le moi individuel, mais qui du même coup le décentre, puisque ce champ consiste en une structure extérieure au sujet, indépendante de ses identifications fantasmatiques internes. On pourrait dire que le soi ou le sujet de la psychanalyse se situe dans le jeu réciproque entre ces éléments (et peut-être d'autres encore), dont chacun a quelque rapport avec l'entourage. Ce qui veut dire que le sujet ne peut être situé complètement à l'intérieur de la tête de la personne, mais existe au sein d'un système de langage commun et de symboles partagés. À tout moment l'analyste fait partie de ce schéma en suscitant des signaux inconscients et en y répondant lui-même, en reflétant et en interprétant les soi/moi, en jouant ou en refusant de jouer divers rôles en position d'objet et, chose très importante, en partageant plusieurs symboles culturels et en y étant lui-même soumis.

Qu'est-ce donc qui, le cas échéant, peut limiter l'étendue des constructions possibles au sujet de cette situation ? Est-ce que l'analysant dispose d'une structure psychique qui tendrait à fixer ce mouvement subjectif et à nous éviter des interprétations arbitraires ou erronées ? Certains courants de la psychologie du soi américaine, par exemple, semblent attribuer à un soi interne une cohérence et une stabilité qui peuvent soit être mises en évidence par un procédé minutieux d'enquête, soit être rétablies par une réaction empathique de l'analyste. Toutefois, même en supposant que l'application naïve par l'analyste de sa théorie préférée soit un mythe, il reste que nous procédons, avec toutes les précautions voulues, à des observations et à des constructions qui reflètent nos théories de prédilection. Par exemple, je fais un commentaire à Madame B. à propos des similitudes de langage quand elle parle de son père et de son mari. D'une certaine façon, elle parle à son mari comme si elle était sa fille. Je peux me tromper, aussi je mets cette idée à l'épreuve de plusieurs façons.

En fin de compte, il n'y a rien ici de surprenant : elle avait pensé la même chose plus d'une fois. Par ailleurs, elle se sent souvent maternelle envers son mari. Les liens sont assez compliqués. Maintenant, c'est peut-être moi qui me suis maladroitement coincé dans une structure en train de se former entre elle et moi. Qu'est-ce qui garantit que je ne vais pas m'égarer ?

Kubie (1950) a proposé une métaphore où le travail analytique est comparé à l'escalade d'une montagne : on peut emprunter plusieurs chemins différents qui nous donneront des perspectives différentes, mais la vue du sommet demeure constante. De nos jours, une telle affirmation peut sembler incroyablement naïve (et non vérifiable). Pourquoi pas une autre analogie, celle de la plongée en profondeur, dans laquelle le paysage en cours de descente est assez banal, mais où la situation, une fois qu'on est parvenu au fond, est radicalement différente, pour ne pas dire effrayante et solitaire ? Néanmoins, j'aime bien l'image optimiste de Kubie d'une vue limpide à partir du sommet, dans le sens où certains repères dans l'histoire d'une vie doivent bien ressortir. Les patients et les collègues qui sont retournés en analyse pour une seconde ou une troisième tranche rapportent souvent qu'ils se sont retrouvés confrontés aux mêmes événements importants et aux mêmes souvenirs, quoique l'expérience et le sens en aient été chaque fois assez différents. Bien que nous puissions priser le fait de modifier ou de corriger des souvenirs ou d'en découvrir des nouveaux, je doute qu'une tranche supplémentaire révèle de l'inattendu.

Comme l'écrit Reed (1995), des événements indépendants forment la base d'une nouvelle narration. Chez Madame B., son incertitude à propos des rôles féminins de fille, d'épouse et de mère dans ses rapports avec les hommes et avec sa propre sexualité était liée à de nombreuses expériences que je pourrais facilement soumettre à la discussion avec des collègues ayant en commun des vues psychanalytiques générales. Bien sûr, nous serions en désaccord à propos de quelques-unes des interprétations possibles, mais il y a déjà en moi des voix différentes et elles renforcent la retenue à laquelle j'ai été rompu au cours de ma formation. Les épisodes principaux que Madame B. rapporte émergeront très certainement, comme le suggère Kubie, dans n'importe quel discours autobiographique.

D'un autre côté, quand nous avons enfin recueilli les faits saillants d'une vie, nous sommes déjà engagés dans la structure complexe dont je parlais plus haut, et notre vision est obscurcie. Comment ponctuons-nous

l'événement — comme disent les thérapeutes familiaux — et comment pouvons-nous savoir si notre conception de l'événement est suffisamment semblable à celle qu'en a le patient (suffisamment pour que nous puissions dire qu'il s'agit du même événement) ? Nous nous efforçons de donner du sens à notre expérience clinique sur la base de ce que nous savons, mais nos théories sont inévitablement décalées par rapport au sujet individuel. Ici Laplanche (1992) a indubitablement raison. Nous devons procéder comme anti-herméneutes, déconstruisant les édifices d'interprétation que nous ou nos patients avons érigés, plutôt que comme interprètes du sens ou de l'histoire. L'innovation en psychanalyse pourrait se concevoir sous cet éclairage. Ainsi Kohut n'a pas découvert de nouveaux faits ; le matériel brut a toujours été là ; il a simplement été capable de noter l'insuffisance des théories prévalentes de la *psychologie du moi* et d'utiliser sa nouvelle *psychologie du soi* pour réinterpréter ce même matériel. Toutefois, l'ancienne théorie était assez compatible avec les croyances dominantes concernant le sujet humain, notamment l'état d'être séparé, l'autonomie et les frontières nettes qui caractérisent supposément une personne normale. Le nouveau modèle de Kohut a suivi certains changements majeurs dans la culture (post-moderne) qui ont miné la notion de sujet autonome et ont insisté sur l'arbitraire construction sociale des faits, ce qui a mené à une révision radicale de ces conceptions de base.

Pouvons-nous considérer scientifique l'innovation de Kohut et affirmer qu'il nous a montré une manière plus précise et plus véridique d'interpréter divers phénomènes ? Nous devons admettre avec Rorty que l'usage de ces termes est trompeur, puisqu'il n'y a pas moyen d'établir une telle correspondance entre la théorie et les faits. Nous pourrions généraliser une telle observation à tout système théorique. C'est ici que la question des limites possibles à la liberté narrative est importante, surtout quand nous sommes trop enclins à nous ranger du côté des paradigmes à la mode comme les modèles relationnels ou neurobiologiques. Nous avons tendance à oublier que les modèles fournissent seulement des vocabulaires différents pour rendre compte des conduites. Nous avons souvent tendance à leur attribuer des propriétés humaines universelles plutôt que de reconnaître ces explications comme façonnées par nos perspectives historiques et sociales particulières.



La structure psychique oppose-t-elle une limite à l'interprétation ?

Freud, nous le savons, croyait fermement dans la lisibilité des structures inconscientes qu'il supposait avoir des racines phylogénétiques, et il soutenait une vision positiviste de la psychanalyse (Kirshner, 1993 ; Mackay, 1989). Plusieurs analystes s'accorderaient avec Bouchard (1995), selon qui le nombre de narrations possibles résultant du dialogue entre l'analyste et son patient n'est pas infini parce que les structures inconscientes, qui sont « définies », déterminent « les histoires qui comptent » (p. 538). Scarfone (1996) explore une approche similaire, faisant valoir qu'il y a dans la vie des expériences indélébiles qui militent contre la position herméneutique suivant laquelle le passé est toujours construit du point de vue du présent. Il cite la proposition de Modell (1990) selon laquelle le noyau central du *self* est composé d'un ensemble de mémoires affectives ayant possiblement une base neurophysiologique, qui empêchent une reconstruction vraiment arbitraire du passé. Le problème est situé par Hanley (1991) dans un cadre de discussion plus large incluant d'autres « disciplines narratives » quand elle évoque la perspective d'un « réalisme critique » selon lequel les courants narratifs sont toujours compris en rapport avec des référents historiques. Cette question si importante de la référence est aussi soulevée par Laplanche (1992) dans sa proposition intéressante concernant l'incapacité de l'enfant d'interpréter les messages énigmatiques des parents.

La psychanalyse est en grande partie basée sur un ensemble d'hypothèses et de propositions engageant les significations subjectives des expériences précoces. Les impressions infantiles indélébiles et les mémoires affectives sont par-dessus tout des réactions à des référents extrinsèques (indépendants), ainsi que Reed (1995) y a insisté. Dans ce sens, les événements historiques dans toute leur ambiguïté sont la matière brute de l'existence et, quelle que soit la complexité narrative que nous leur superposons, nous nous accrochons néanmoins à la distinction cruciale entre fait et fantaisie, entre réalité externe et réalité psychique. Le fait de maintenir la tension entre ces dimensions contraint notre travail psychique, alors que notre attention oscille entre ce qui a l'air d'une preuve matérielle et ce qui semble une interprétation subjective. Dans ce sens, que cette position nous convienne ou non, nous ne pouvons nous empêcher

d'agir comme des observateurs scientifiques, tentant de nous baser sur les faits de la vie d'une personne et sur la façon dont ils nous sont présentés. Nous pourrions dire que le concept de référence historique gagne en signification pour la psychanalyse à travers la notion de structure psychique qui en est la trace.

Cela signifie-t-il que nous pouvons situer, comme limites à la multiplicité des histoires de vie qui pourraient être construites, des points de référence extérieurs au cercle herméneutique ? Le patient peut-il résister à des suggestions erronées et à des pressions contre-transférentielles de manière à pouvoir corriger l'histoire en train d'être tissée à deux voix dans ce dialogue intersubjectif ? Les structures internes, profondément ancrées dans les souvenirs chargés d'affects d'événements réels, peuvent-elles limiter nos constructions respectives ?

D'un côté, les antécédents de notre discipline conduisent à la conclusion négative qu'il n'y a pas de limites fermes à l'étendue des interprétations qu'un analyste sérieux peut faire. D'un autre côté, il semblerait difficile de contester qu'il y a des faits dans la vie d'une personne — incluant d'importantes expériences affectives et des interprétations profondément assumées de messages « énigmatiques » venant d'autrui —, qui donnent à cette personne une cohérence en tant que sujet. Une position réaliste modérée suppose l'acceptation de cette ambiguïté fondamentale des êtres humains. À partir de cette position, on pourrait affirmer que, bien qu'ils puissent errer gravement, les gens ont en fait une connaissance adéquate de leur vie, basée sur les souvenirs, les documents et les interactions sociales avec des témoins et des personnages activement engagés dans leur autobiographie. Par exemple, des patients qui, comme Madame B., déclarent avoir grandi avec le sentiment d'être haïs par leur père, peuvent apporter beaucoup d'éléments à l'appui de cette croyance, même s'ils n'ont jamais été à l'aise d'en parler ouvertement jusque-là, et souvent, dans le cours de leur analyse, ils chercheront des preuves supplémentaires. De même, je considère que ce que rapporte Madame B. est un compte rendu véridique, factuel, non au sens métaphysique, mais en tant que réalité partagée à l'intérieur de laquelle elle et moi évoluons. Peut-être devrais-je dire que ce sont des versions plausibles de ce qu'elle a profondément éprouvé et cru dans le contexte spécifique de la relation analytique, des versions que je suis porté à accepter. Bien entendu, vu l'indétermination du

langage, ma position variable d'objet de transfert et le cours des processus inconscients, ses comptes rendus pourront varier et soulever des interrogations.

Cela veut dire que le sujet en analyse est engagé dans une opération délicate et complexe d'étayage de sa propre subjectivité — pour soutenir ce que c'est que d'être un sujet parlant — et que je suis devenu partie prenante de cette opération. Une autre façon de rendre compte de ce dilemme intersubjectif post-moderne, lacanien, est de dire que la psychanalyse est une méthode unique d'usage de l'objet (Winnicott) qui permet une sorte de conversation décentrée dans le cours de laquelle le patient est libre de ne pas parler en tant que sujet unifié (de ne pas assumer la responsabilité pour chaque énoncé à son propre sujet) et de faire ce qu'il veut de l'analyste en tant qu'objet. Winnicott, bien entendu, avait compris cette réalité indéterminée, mais il ne s'est pas attardé à la dimension linguistique, élaborée à travers les formulations de Lacan. Ici, je suis d'accord avec Reed que l'analysant est coincé dans sa façon stéréotypée d'élaborer ses expériences présentes, ce qui lui permet de préserver d'importantes croyances, hypothèses et fantaisies du passé et qui maintiennent une grande tache aveugle à propos de lui-même. Lever cet aveuglement, c'est ce que j'appelle, à la suite de Laplanche et Scarfone (1997), une anti-herméneutique.

Nous travaillons en anti-herméneutes quand nous explorons des aspects incomplets du discours d'un patient, remettant ainsi en question certaines des conclusions auxquelles il était parvenu. Bien que posant certains problèmes techniques, cette façon d'aller et venir entre le paradigme de la recherche historique et celui de la déconstruction est caractéristique de l'analyse. Est-ce que de cette façon nous pouvons retrouver l'expérience d'origine du patient sans lui surimposer une construction secondaire ? Pouvons-nous atteindre le roc des fondations ? Compte tenu des considérations épistémologiques faites plus haut, il serait difficile de le soutenir. Alors que l'analysant peut amener des versions convaincantes d'événements passés, il n'y a pas de texte originel auquel il s'agirait de parvenir. Qui plus est, les aspects les plus importants de ces constructions sont généralement virtuels ou inconscients. Ils doivent être inférés par l'analyse. On pourrait même dire que l'inconscient est cette virtualité même.

Dans le cas de Madame B., après avoir pris connaissance de sa lutte contre le rejet constant par son père et de la cruauté de ce dernier, je lui proposai à un certain moment qu'elle se doutait peut-être du pourquoi de ce traitement par son père. Elle a nié avoir de telles pensées, mais par la suite elle a décidé qu'il devait être malade. Seulement plus tard me suis-je hasardé à lui suggérer, pour des raisons très précises, qu'elle avait pu penser que son père la traitait ainsi parce qu'elle était une fille. C'est qu'il y avait une histoire selon laquelle, au moment de la naissance de Madame B., son père attendait un garçon ; il y avait aussi plusieurs indices d'attitudes négatives du père à l'égard des femmes et de leur sexualité ainsi que des efforts de Madame B. durant l'enfance de satisfaire à des stéréotypes masculins et à d'autres conflits, au sein sa famille quelque peu guindée autour des rôles impartis selon le genre. Bien entendu, je ne sais pas si cette interprétation (non dite) existait déjà dans son inconscient, mais elle permit un accès, qui m'a paru productif, à ses conceptions sur la différence des sexes. J'ai pensé que le fait de retrouver une interprétation d'enfance quant aux motifs de conduite de son père serait d'une extrême importance, mais cette hypothèse n'a jamais été « confirmée » de façon vraiment convaincante.

L'acceptation par Madame B. de mon interprétation et les effets productifs de celle-ci peuvent-ils constituer une preuve quant aux structures psychiques, comme peut-être le pensait Freud ? Une fois de plus, il ne semble pas y avoir de limites à ce que les analystes peuvent amener leurs patients à accepter. Des expériences sur les rapports d'autorité indiquent que plusieurs sujets obéiront à presque n'importe quelle directive. De même, la recherche sur les « souvenirs retrouvés » a démontré que les patients peuvent être amenés à croire à des traumatismes qui n'ont jamais eu lieu (et inversement). En fait, notre concept de transfert nous aide à comprendre ces phénomènes. La structure interne ne peut donc pas être invoquée comme la pierre de touche de la vérité psychanalytique, car cela reviendrait à lui donner une sorte d'essentialité ou de concrétude qui ne résiste pas à la critique, soit ce que Putnam (1981) appelle une « réalité indépendante du langage ».



Quelle sorte de discipline est la psychanalyse ?

J'ai adopté de manière délibérée cette façon de poursuivre l'histoire de Madame B., en parallèle avec cette discussion quasi philosophique sur la nature de la psychanalyse, parce que je veux montrer que l'on ne peut répondre à cette interrogation indépendamment de la réalité clinique de la psychanalyse, qui est sa seule raison d'être. Ainsi que Colby l'a rappelé à nos amis scientifiques, la psychanalyse est la discipline qui étudie et essaie de comprendre un sujet humain en proie à la souffrance, avec pour seule méthode le fait de lui demander : « Dites-moi tout sur vous-même. » Jusqu'ici, nous ne disposons pas d'un catalogue de règles ou de lois à appliquer en tant qu'experts, comme en ont les endocrinologues ou les juristes. La technique analytique ne prône pas des interventions de type shamanique reposant sur des pseudo-causes, et la formation analytique n'est pas conçue pour former des gourous. C'est ce que Hanley invoque à l'appui d'un « réalisme critique » dont participerait la psychanalyse. S'il y a un sens virtuel à découvrir, nous le recherchons de façon rationnelle.

En même temps, nous savons que le sens émerge en partie à cause de nous. Nous réagissons, ne serait-ce que subtilement, et les patients s'en aperçoivent et réagissent à leur tour. Bien que ce processus ressemble au cercle herméneutique, avec tout ce qu'il comporte de souhaitable et de problématique, il s'en distingue par le fait d'engager une autre personne, un sujet désirant en interaction avec nous et apportant une histoire de vie singulière. Le plus gros de ce processus est inconscient et soumis à un procédé discursif que nous essayons de structurer suivant les conventions de notre microculture psychanalytique. Ce qui signifie que nos efforts méthodiques d'interprétation, basés sur l'ensemble de nos connaissances personnelles et professionnelles, sont inclus dans un réseau fondé à l'extérieur de nous, dans l'Autre. C'est nous qui nous soumettons à une méthodologie plutôt que de la soumettre à notre volonté. Nous percevons rétrospectivement des structures qui se sont formées dans un champ complexe où nous sommes inclus, un champ dans lequel toute notre technique vise à empêcher de graves distorsions.

S'oppose à cette vision de la psychanalyse un élément qui a brouillé les enjeux épistémologiques. C'est que nous avons hérité de Freud l'hypothèse, teintée de souhait, selon laquelle le message de l'inconscient est codé et que notre technique nous aidera à le déchiffrer. C'est le fantasme

d'un roc de réalité essentielle qui serait le sens latent du texte. Cela prend une forme contemporaine dans la tendance, chez les philosophes et chercheurs « éliminationnistes », de neurobiologiser tout problème de psychiatrie comme quelque chose de localisable dans le cerveau. Cet essentialisme implicite se cache derrière notre recherche périodique d'explications globales, ce qui va à l'encontre de la puissante conception freudienne de l'indétermination du sujet et de la valeur du non-savoir. Dit simplement, peu importe combien fort l'esprit du temps nous pousse dans cette direction, il est impossible de réduire le sujet humain à une neurobiologie de la personne, parce que ses intentions et ses désirs ne peuvent être isolés dans un système cérébral fermé.

En fin de compte, la psychanalyse occupe une position spécifique, différente de celle des sciences médicales et comportementales tout comme de celle de l'herméneutique littéraire ou religieuse. Comme Laplanche et Rorty le soutiennent, le travail de l'analyste ne consiste pas à découvrir de vraies causes. Nos théories sont des aides utiles, comme des conduites d'air qui nous permettent de faire la descente vers le fond marin de l'expérience analytique. Une fois au fond, cependant, nous sommes situés dans le *schéma L*, où notre formation et notre expérience nous servent seulement à tolérer de ne pas savoir, à accepter et à laisser s'exprimer des forces inconscientes qui dirigent notre dialogue sur des sentiers imprévisibles.

Je termine avec une dernière citation de Madame B. Selon ce que je comprends de la séance dont il a été question ici, elle est aux prises avec sa continuelle ambivalence envers les hommes, qui est reproduite dans le transfert ; elle commence à traduire en mots une compulsion à répéter en actes et elle tente de rétablir sa position de sujet actif et désirant. Je crois pour ma part qu'un aspect important, voire décisif, de son expérience de souffrance et de dépression qui l'avait amenée à consulter s'est dévoilé sous cette forme dans l'analyse. Bien que différents sens de son expérience pourraient être discutés suivant nos préférences théoriques, et bien qu'un élément nouveau soit récemment apparu dans ses rapports avec moi, je prétends que c'est finalement son sens bien à elle qu'elle déploie à l'intérieur de ce cadre. Ses préoccupations antérieures à propos de la « science » (en partie, un souhait transférentiel) ne semblent plus être présentes. L'analyste-homme de science omniscient ne peut pas lui apporter ce dont elle a le plus besoin (bien qu'il soit essentiel au maintien

du cadre de sa quête). Je veux parler de sa quête d'une définition renouvelée, et peut-être tout à fait nouvelle, d'elle-même comme sujet, par laquelle elle tente de tenir ensemble un plus grand nombre de brins de son existence. C'est cela que je propose comme une définition réaliste, post-moderne, du travail psychanalytique.

À un certain point de son traitement, Madame B. exprime des pensées et caresse des idées à propos d'elle-même qui remettent en question plusieurs de ses attitudes antérieures. Ses propos me rappellent plusieurs choses qu'elle m'a déjà dites et évoquent des métaphores et des images rencontrées ailleurs dans mon expérience analytique. Des séances récentes me sont apparues plus spontanées. Dans d'autres séances, son dilemme semble absolument tragique et sans espoir. Le passé exerce sur elle une emprise tenace. Une fois de plus elle vit une relation de soumission masochiste à un homme auquel elle se donne en échange de dieu sait quoi. Je me sens inutile et potentiellement nuisible à travers mes maigres efforts pour l'aider. Il semble impossible de sortir de l'impasse. Pourtant, elle quitte la séance pleine d'espoir, avec une détermination quasi triomphale à résister à mon influence. « Voilà pourquoi j'ai été déprimée, affirme-t-elle, et vous ne pouvez rien pour moi. »

(Traduit de l'anglais par Dominique Scarfone)



BIBLIOGRAPHIE

1. Boesky, D. (1995), « Commentary on working through », *J. Amer. Psychoanal. Assn.*, 43 : 356-360.
2. Bouchard, M.-A. (1995), « The specificity of hermeneutics in psychoanalysis : leaps on the path from construction to recollection », *Int. J. Psychoanal.*, 76 : 533-546.
3. Brook, A. (1995), « Explanation in the hermeneutic science », *Int. J. Psychoanal.*, 76 : 519-532.
4. Davidson, D. (1980), *Essays on Actions and Events*, Oxford, Oxford University Press.
5. Habermas, J. (1971), *Knowledge and Human Interests*, trans J. Shapiro, Boston, Beacon Press.
6. Hanley, M. F. (1996), « 'Narrative', then and now : a critical realist approach », *Int. J. Psychoanal.*, 77 : 445-458.
7. Kirshner L. (1985), « The concept of the self in psychoanalytic theory and its philosophical foundations », *J. Amer. Psychoanal. Assn.*, 39 : 157-183.
8. — (1993), « Concepts of reality and psychic reality in psychoanalysis as illustrated by the disagreement between Freud and Ferenczi », *Int. J. Psychoanal.*, 74 : 219-230.
9. Kuhn, T. (1962), *The Structure of Scientific Revolutions*, Chicago : Chicago Univ. Press.
10. Lacan, J. (1966), « Le séminaire sur la lettre volée », in *Écrits*, Paris, Éditions du Seuil.
11. Laplanche J. (1992), « Interpretation between determinism and hermeneutics : a restatement of the problem », *Int. J. Psychoanal.*, 73 : 429-445. V.o. fr. « L'interprétation entre déterminisme et herméneutique. Une nouvelle position de la question », in *Le primat de l'autre en psychanalyse*, Paris, Flammarion, Coll. « Champs », p. 385-415.
12. Lyotard J-F. (1979), *La Condition Postmoderne*, Paris, Lés Editions de Minuit.
13. Mackay, N. (1994), *Motivation and Explanation : An Essay on Freud's Philosophy of Science*, Madison, Conn : Int. Univ. Press.
14. Meehl, P.E. (1995), « Commentary on Psychoanalysis as science », by H. Shevrin, *J. Amer. Psychoanal. Assn.*, 43 : 1015-1023.
15. Modell A. (1990), *Other Times ; Other Realities*, Cambridge, Harvard University Press.
16. Putnam H. (1981), *Reason, Truth, and History*, Cambridge : Cambridge Univ. Press.
17. —, (1988), *Representation and Reality*, Cambridge : MIT Press.
18. Reed G. S. (1995), Relativism and clinical truth, *J. Amer. Psychoanal. Assn.*, 43 : 713-740.
19. Rorty R. (1991), *Objectivity, Relativism, and Truth*, vols 1 and 2, Cambridge : Cambridge Univ. Press.
20. Scarfone D. (1996), « *Nachträglichkeit* and the psychic reality of trauma », (manuscrit non-publié).
21. Scarfone D. (1997), *Jean Laplanche*, Paris, Presses Universitaires de France.
22. Schafer R. (1976), *A New Language for Psychoanalysis*, New Haven, Yale Univ. Press.
23. — (1992), *Retelling a Life*, New York, Basic Books.
24. Spence D. (1982), *Narrative Truth and Historical Truth : Meaning and Interpretation in Psychoanalysis*, New York : Norton.
25. Strenger C. (1991), *Between Hermeneutics and Science*, Madison CT, Int. Univ. Press.
26. Tuckett, D. (1994), « The conceptualization and communication of clinical facts in psychoanalysis », *Int. J. Psychoanal.*, 75 : 865-870.